

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.
GNAFRON . . . Caissier.
MADELON. . . Cordon bleu.

Toute demande d'abonnement, même accompagnée du montant et affranchie, ne sera pas agréée.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique;

cascadeur, fouilleur et gouailleur; épatant, ébêtant et désopilant;
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMPUMÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
AUX FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU . . . Rédacteur,
CLAUQUE-FOSSE . . . id.
JÉRÔME . . . id.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

TELÉGRAPHIE PRIVÉE

Service spécial du JOURNAL DE GUIGNOL

Le bienveillant médium de Philadelphie qui nous avait adressé le télégramme inséré à la fin de notre N° 12, nous transmet aujourd'hui une nouvelle communication de son Esprit familier; elle est ainsi conçue :

« N'anéantissez pas l'héritage des orphelins! Guignol est bien mort! mais son ombre planera sur ses enfants, et sa voix d'OUTRE-TOMBE arrivera toujours jusqu'à leur cœur.

« Continuez son œuvre, et dites GUIGNOL EST MORT!

Vive le JOURNAL DE GUIGNOL!

LA RÉDACTION

AUX GONES DE LYON

En présence de cette nouvelle dépêche et de la précédente, nous nous hâtons de

dire que, malgré notre complète incrédulité en fait de communication extra-terrestre, notre désir est que l'une ou l'autre des promesses qui nous sont faites, soit autre chose qu'un espoir trompeur.

La réincarnation de Guignol nous eût semblée possible, puisque de bonhomme de bois il était devenu journaliste en chair et os; donc, une seconde transformation était admissible.

Des rapports intimes avec son ombre ne peuvent avoir créance vis-à-vis de nous qu'en raison du profond attachement que nous portait le cher défunt.

Enfin, nous sommes au siècle des lumières, du progrès et un peu des miracles; qui sait si la mort ne voudrait pas nous faire la gracieuseté de nous rendre sa proie?... qui sait si le papa Mourguet n'était pas un *Joseph Balsamo* quelconque; il a été créateur, pourquoi ne serait-il pas résurrectionniste?... Son enlèvement du cercueil de son fils s'est fait au cri de :

GUIGNOL EST IMMORTEL!

Ce cri d'espoir est plus qu'une pro-

messe, c'est une certitude!

Le souffle paternel aura galvanisé le corps en léthargie; GUIGNOL VIVRA.

En conséquence, la rédaction du *Journal de Guignol* se fait un devoir de poursuivre la tâche entreprise par son capitaine triqueur, certaine, que, dimanche prochain 30 juillet, il reviendra lui-même commander son armée de francs-chasseurs de vices dans les colonnes du numéro 14 de son journal.

Et, pour répondre aux regrets et à la sympathie du public lecteur, nous continuons aujourd'hui à publier les matériaux trouvés dans les archives du futur ressuscité.

DEPOUILLEMENT

DU PORTEFEUILLE DE GUIGNOL

BALLADE

La légende de Gaspard.

Je suis Gaspard, le vieux Gaspard.
Mon poil est gris, — ma tête tremble
A mes yeux clignotants, — il semble
Que tout l'Univers est pochard.

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

CAMÉES LYONNAIS

Harpagon Foster.

A côté de lui Harpagon n'était qu'un petit jeune homme et le père Crépin qu'un dépensier abominable qu'on aurait dû faire interdire au plus tôt.

L'avare du temps jadis ne savait que conserver son bien et l'augmenter petit à petit du fruit accumulé de ses privations de chaque jour; l'avare d'aujourd'hui a perfectionné son vice, il l'a mis en exploitation et sait en tirer bon profit.

Ce n'est rien que d'avoir un capital, c'est peu de chose que de savoir le conserver, le tout consiste à l'augmenter en lui faisant rendre de gros intérêts, sans que, cependant, ce capital si tendrement aimé, puisse courir aucun risque.

Harpagon Foster sut mieux que personne mettre en pratique les principes que nous venons d'énoncer et toute son intelligence, toutes ses aptitudes tournées vers un seul but l'ont enfin amené au résultat qu'il avait ambitionné.

Un jour, dans un accès de générosité si rare chez lui,

qu'on le crût malade, il fit don à son vieux garçon de peine, de son antique chapeau, si gras, si usé, si sale, que, mal résonnant, il n'osait plus le porter.

Au bout de qu'il que temps, il voit arriver le brave homme avec un chapeau presque convenable.

— D'où tires-tu ce chapeau, fait-il d'un ton sévère, espérant avoir à donner quelque belle leçon d'économie.

— Mon Dieu, monsieur, fait le garçon de peine interdit, c'est le chapeau que monsieur m'a donné l'autre jour, et que j'ai fait réparer.

— Comment, reprend notre avare, j'ai pu te donner un chapeau encore tout bon, c'est impossible, dépêche-toi de me le rendre, je te le donnerai quand il sera complètement usé.

Et pendant longtemps Harpagon Foster porta sur son vilain chef, le chapeau de son employé.

Quand Harpagon arrive à son bureau, il quitte sa redingote, son gilet, ses souliers, enferme avec soin le tout dans sa caisse et s'affuble d'une défroque dont un chiffonnier ne voudrait pas.

Grâce à ce procédé, les billets de Banque qui sortent de chez lui conservent longtemps une odeur indélébile qu'ils ont contractée par un contact quotidien avec les vêtements de leur propriétaire commun.

C'est Harpagon qui, le premier, a organisé le coup du pain de sucre.

Quand il envoyait des marchandises d'une certaine valeur à un client éloigné, il fourrait dans la caisse un pain de sucre, faisait peser le tout ensemble et facturait la valeur du poids total.

Il joignait à son envoi une lettre non affranchie, dans laquelle il avertissait son correspondant que, dans le but de lui être agréable, il joignait à son envoi un pain de sucre pour sa femme.

Le client bonhomme acceptait la chose comme une gracieuseté d'Harpagon Foster, et payait son pain de sucre dix ou douze fois sa valeur, grâce à la petite ruse de l'honnête négociant.

Il faut bien faire ses petites affaires, dit ce dernier, en se frottant les mains, quand quelqu'un essaye de lui faire comprendre que ces procédés offrent quelque chose de peu délicat.

Harpagon a renfermé toutes ses jouissances dans son coffre-fort. Le jour, son plaisir consiste à compulsier ses valeurs, à compter ses écus, à énumérer ses actions, à vérifier ses titres de propriété, c'est là sa joie, son bonheur, et si la bougie ne coûtait pas si cher, il continuerait encore la nuit.

On le voit le soir arrachant les affiches, ramassant les vieux morceaux de bois près des maisons en démolition, afin de se préparer des ressources pour l'hiver. Il a essayé de s'habituer à ne pas manger, mais reconnaissant que c'est impossible, il se contente de quitter ses pantalons quand il est seul, afin de les économiser.

Dans une république de l'antiquité, les avares étaient passibles de punitions sévères, si Harpagon Foster avait vécu dans ce pays, il aurait été condamné au maximum de la peine, et le jury le plus indulgent n'aurait jamais pu découvrir de circonstances atténuantes.

CLAUQUE POSSE

La nuit, — sous la calotte bleue,
Sous le dôme du firmament
Mes pieds traînent languissamment
Ce qui me reste de ma queue.

Sur le déclin de mes vieux jours,
Avant de quitter cette terre,
J'aurais certes pu faire un cours
De philosophie, — à Saint-Pierre ;

Pour moi la triste humanité
N'a plus de secrets, — c'est un livre
Que j'ai lu, — car la vérité
Est dans le hoquet de l'homme ivre.

Que j'en ai vu, que j'en ai vu
Trébucher le long de la rampe
En disant : — « montez donc la lampe
« Mon sergent, — je suis un peu bu ! »

Que j'en ai vu de jeunes hommes
Rouffler pendant toute une nuit
Sous les voûtes de ce réduit
Surla paille humide où nous sommes !

Que de pierrots, que de chicards,
Que de débardeurs en goguette,
Bons compagnons, joyeux pendants,
Cœurs francs, bonnet près de la tête...

Un éditeur m'a proposé
Cent mille francs pour mes mémoires,
Comme Houssaye j'ai refusé,
Ce prix est bon pour des grimoires.

D'ailleurs, dans un profond dégoût,
Mon âme entière s'enveloppe,
Et retiré dans un égout,
Je vivrai triste et misanthrope.

L'Hôtel-de-Ville est détrôné,
Adieu patrouille, — adieu lanterne,
Vous qui m'avez abandonné....
— Le violon est en ru' Luizerne!!

Sous l'isolement je succombe....
Bientôt Lyon me pleurera
Mais j'espère qu'on inscrira
Cette épitaphe sur ma tombe ;

— Ci git Gaspard, — il fut l'ami,
« Le compagnon de maint ivrogne,
« Et bien souvent sur une trogne
« Doucement, il s'est endormi ! »

GASPARD.

Doyen des rats de cave de l'Hôtel-de-Ville.

Une histoire de savants.

On a calomnié les savants.

Il n'est pas de mauvaises plaisanteries qui n'aient été faites à leur endroit, — et un écrivain s'est même permis d'en donner une définition que je ne rappelle qu'en rougissant :

« Le savant se rapproche de l'homme par sa structure. « Il vient généralement au monde avec un habit noir, « des lunettes, une cravate blanche et des mains sales. « — Doué d'une figure placide, on ne lui connaît point « d'instincts féroces, — à moins qu'il ne s'agisse de dis- « séquer des grenouilles, — auquel cas sa cruauté atteint « des proportions effrayantes, à tel point que les con- « tractions nerveuses et convulsives de ces malheureux « batraciens ne saurait lui arracher un pleur ! »

Je le répète : si je cite cette odieuse définition, — c'est afin d'avoir l'occasion de déclarer toute l'horreur qu'elle m'inspire. — Je m'empresse d'ailleurs d'effacer l'impression fâcheuse qu'elle aurait pu produire dans quelques esprits mal tournés, par le récit de la simple histoire que voici :

Deux savants, — Philomathe et Mathophile, — avaient fait un voyage dans l'Amérique du sud.

A leur retour, ils publièrent chacun, — comme cela

se fait d'ordinaire, — un ouvrage où se trouvaient consi- gnées les choses remarquables qui s'étaient offertes à leur observation.

Dans le livre de Philomathe, — on lisait, à la page 52, « Les naturels de l'Amérique portent des chaussures « appelées *mocassins*. C'est tout simplement une peau de « daim dont ils s'entourent le pied, et qui est serrée à la « jambe au moyen d'une petite lanière de cuir enfilée dans « des œillets ménagés à cet effet, — comme aux guêtres « de nos chasseurs européens. »

Mathophile, lui, — avait écrit à la page 45 : « Les sauvages d'Amérique ont des chaussures appe- « lées *mocassins* : c'est tout simplement une peau d'anti- « lope dont ils s'entourent le pied, — et qui est retenue à « la jambe sous une bandelette de cuir, — sorte de jar- « retière placée au-dessous du mollet. »

Un journaliste méchant imprima les deux versions en ajoutant :

Lequel faut-il croire, — l'homme à la jarretière ou l'homme à la guêtre ?

Puis, de bons amis s'empressèrent d'envoyer à chacun des deux savants cinquante ou soixante numéros de cette feuille.

Cela amena, dans le susdit journal, un échange de correspondances et de discussions trop longues à rap- porter ici, mais qui, commencées sur un ton courtois, s'envenimèrent tellement, — qu'un beau jour les abon- nés lurent ceci :

« Un assassinat épouvantable vient d'être commis dans « la ville de X... ; tout porte à croire que l'auteur de cet « acte barbare est le nommé Mathophile, chez qui les « plus grands crimes peuvent s'expliquer, — après — « l'obstination qu'il met à attacher avec une jarretière « les mocassins des sauvages d'Amérique !

Signé : PHILOMATHE.

Une pareille insulte ne pouvait se laver que dans le sang. — Rendez-vous fut pris ; — deux balles échangées ; — Mathophile tomba.

A cette vue, Philomathe sentit s'évanouir sa baine ; — une révolution intérieure s'opéra dans son individu ; — il alla s'agenouiller auprès du moribond, et là, sa main dans sa main, ses yeux sur ses yeux, il dit d'une voix sourde :

« Mathophile, je viens de commettre un forfait épouvan- « table, j'ai tué un *savant* ! à ce grand crime, il faut une « réparation non moins grande, eh bien, écoutez, — vous « aviez raison pour les mocassins, car je l'avoue dans ce « moment fatal, vous ne le répètez.... non point de « lâche réticence, — oui, je déclare que... (ici il hé- « sita), je ne suis ja... mais allé en Amérique ! »

Cet aveu parut faire sur Mathophile la plus profonde impression ; il se souleva un peu, enveloppa son cou- frère d'un regard inexprimable et retomba sur le sol en murmurant d'une voix éteinte :

Ni moi non plus !!

Je l'ai dit : on a calomnié les savants.

ARISTIDE BOISVERT.

GALERIE DES TOQUÉS

I.

Personne encore n'avait songé à signaler le grand nom- bre et l'importance des toqués que renferme la ville de Lyon.

On citait ses quais, ses ponts, son industrie, ses soie- ries, on montrait aux touristes la place des Terreaux, l'horloge de St-Jean, les métiers à la Jacquard et le che- val de bronze et l'étranger quittait nos murs sans soup- çonner quelle riche collection de cette précieuse race em- bellit notre cité.

Etrange insouciance, impardonnable oubli qu'il appar- tenait à Guignol seul de réparer.

Le toqué a d'illustres an-êtres, il s'est appelé autrefois Empédocle, Archimède, Socrate, Horace, Thræseas, Sénè- que, Dante, Christophe-Colomb, Shakespeare, Swibi, Ber- nard Palissy, Mallebranche, St-Martin, mais depuis le télégraphe et la vaccine, il a dégénéré.

Le rail-way a étendu son réseau propagateur, et le to- qué a déchu ; la quantité a remplacé la qualité, et le ni- veau moderne s'est appesanti jusque sur ces fronts impa- tients de tout frein et de toute règle.

Il s'est opéré une transformation et, n'en déplaise au sage Salomon, l'on peut dire que le toqué moderne est un produit nouveau de la civilisation contemporaine ; s'il y a perdu du côté de l'indépendance et de la pensée, il y a con- quis du moins un rang dans l'état civil ; ce n'est plus comme autrefois un être déclassé : le progrès des idées lui a généreusement donné une position sociale qui le classe entre les ataxiques et les aliénés.

Mais, qu'est-ce que le toqué ? dirait Geronde ; c'est ce- lui qui a des toquades, répondrait Sganarelle. Qu'est-ce

qu'un homme qui a des toquades, continuerait Geronde, c'est un gône qui a une bardoire dans son coquelichon, com- me dit notre pauvre Guignol ; vous ne comprenez pas ; eh bien ! c'est celui qui a une araignée dans son plafond, qui a un coup de marteau ; en Angleterre il a le spleen, en Orient, il voit des papillons bleus ; c'est le rêveur d'autrefois, le romantique de 1834 ; c'était l'homme mélancolique de Cardan.

Il ressemble à tout le monde et n'est fait comme per- sonne.

Ennemi né du cocodès, il en est cependant un succédané, il en a beaucoup d'allures et souvent même il n'est, en réalité, qu'un Cocodès converti.

Comme ces vieilles coquettes pour lesquelles la dévo- tion n'est qu'une nouvelle forme de galanterie, son culte n'a fait que changer d'objets. Il poursuit une idée fixe comme il suivait les femmes ; et désabusé des filles de plâtre, il s'éprend de quelqu'une, sinon de toutes les muses, ces véritables filles de marbre, car il faut bien en convenir,

La vertu de ces doctes pucelles, — style classique, — me paraît fort suspecte. Voilà bien longtemps qu'elles font parler d'elles ; courtisées depuis des siècles par un tas d'artistes, d'hommes de lettres, c'est-à-dire de gens de sac et de corde, sentant le fagot d'une lieue il n'est guère possible qu'elles aient pu tirer sans accroc leurs blanches tuniques des griffes de ces chenapans ; ce m'est avis que les neuf sœurs vivent sur les revenus d'une réputation surfaite d'autant mieux qu'Appolon. — mais cela ne me re- garde et je ne suis pas mauvaise langue.

Au surplus, le toqué est un homme à convictions, et, du moment qu'il a trouvé la belle, le voilà parti ; il n'est train express qui le puisse atteindre, et il marche sans repos ni trêve.

Sur ce chemin, il va droit à l'Antiquaille ou aux Saint- Jean-de-Dieu, selon ses facultés financières.

Quoi qu'il en soit, et c'est un symptôme qui n'a guère d'exception, le toqué manifeste toujours certaines ten- dances littéraires, artistiques ou agricoles. Il s'occupe gé- néralement de métaphysique ou d'engrais, d'esthétique ou d'entomologie, de la propagation du drainage ou du perfectionnement du piano ; il cultive le spiritisme ou l'archéologie ; la peinture ou la linguistique ; le cor de chasse ou la numismatique ; le sonnet ou l'art héra- lique.

Il est correspondant de toutes les sociétés littéraires, membre de tous les corps savants ; c'est lui qui prononce des discours dans toutes les réunions scientifiques ou non, qui écrit dans toutes les revues, qui suit à la piste tous les congrès médicaux et archéologiques, qui com- pose le jury des concours régionaux, qui parie sur le turf, qui détonne dans tous les chœurs, comme dans tous les orphéons, organise toutes les courses, tous les car- roussels, toutes les quêtes, toutes les fêtes de bienfai- sance et autres.

C'est lui encore qui est la providence de tous les bou- quinistes et de tous les marchands de bric-à-brac ; c'est lui qui forme à grand-peine des collections et qui les re- vend ; c'est lui qui pousse les enchères et qui les sou- tient ; c'est lui qui est le directeur, le rédacteur, l'abonné de tous les journaux littéraires de province.

C'est lui toujours qui nous a conservé le goût de l'a- crostiche et de l'anagramme ; lui qui remplit de ses des- sins et de ses autographes les albums de salon ; lui qui a créé la photographie ; lui qui cherche la direction des aérostats et le mouvement perpétuel ; lui qui a répandu l'usage du portrait-carte de visite ; lui qui part en ballon avec Nadar ; lui qui couvre le Montenvert d'inscriptions sentencieuses sinon morales ; lui enfin qui invente, pro- page ou vulgarise toutes les découvertes utiles ou mal- saines pour l'humanité.

Le toqué se rencontre partout, à la ville, à la campa- gne, aux eaux, aux bains de mer, au palais, à la bourse ; mais il affectionne plus particulièrement les boutiques de libraires, les salles de vente, les bibliothèques publi- ques, les salons académiques, les galeries de musées et les salles de concert. La rédaction du *Journal de Gu- gnol*, qui a la clef de tous ces lieux, en extraira succes- sivement les types les plus intéressants de cette curieuse espèce, et quand nous aurons fini cette revue, — ce qui ne sera pas de si tôt, — nous espérons que, renonçant à toutes les périphrases banales, on n'appellera plus Lyon la reine de l'industrie, la seconde ville de France, la ville des aumônes, mais bien la ville des toqués ! JÉRÔME.

Presque sans exception, tous les organes de la grande presse timbrée, parisienne ou provinciale, ont saisi l'occasion de la brochure de M. le procureur général Dupin pour faire une sortie plus ou moins furibonde, plus ou moins morale contre la corruption et la dépravation sociales.

Tous ont crié *haro* contre « l'étalage cynique des vices humains » ;

Tous ont protesté à bon droit contre cette « tendance dominante et entraînant de l'époque. »

C'est beau ! c'est bien ! c'est juste !

Mais... le *Journal de Guignol*, perdu et ignoré au fond de sa province, qu'a-t-il donc fait depuis son premier numéro ?

Il a donné le branle !

Et allez donc les cloches et les beffrois parisiens !

C'est ce petit couard de deux sous qui vous a attaché le grelot.

En avant le carillon ! la gamme est au diapason !

COGNE-MOU.

Le Cabaret des Pieds-humides

Le Cabaret des Pieds humides réunit à lui seul autant de pratiques que tous les autres établissements de Lyon, et, certes, les figures qu'on y rencontre ne sont pas moins originales que celles qui fréquentent les salons dorés sur tranche des estaminets à la mode.

Refugium de tous les déclassés, il offre à un prix modique toute espèce de consommation. La cocotte pannée y vient dédûner le matin en trempant philosophiquement son petit pain d'un sou dans une bavaroise au lait ; et l'ouvrier allant à son travail vient y chercher la goutte destinée à tuer le ver, ce fameux ver qu'il a déjà tué hier et qu'il tuera encore demain.

Le coco classique dédaigné par les aristocrates en boutique est une des principales branches de commerce du cabaret des Pieds-humides. Les gones de la ville savent parfaitement distinguer les spécialités en ce genre, l'un ne met guère de réglisse, l'autre le laisse pendant trois jours dans sa bouteille, un troisième enfin est trop chiché dans sa distribution de *nissette*.

Du reste, le coco a des partisans dans toutes les classes de la société, et il n'est pas rare de voir autour de voir autour du Cabaret des Pieds-humides un assemblage disparate des représentants de tous les mondes réunis dans une fraternité rafraîchissante.

Dans les faubourgs, notre Cabaret devient parfois un restaurant. Un écriteau suspendu dans quelque coin annonçant qu'ici LON TRAMPE LA COUPE MATIN ET SOIRE, un banc de bois placé tout auprès signalent aux consommateurs la présence d'un Vêfour économique. Dans ces conditions là, deux fois par jour, se réunissent sur ce banc les beaux esprits p u fortunés du quartier, et l'on y entend des di-cours pittoresques qui auraient fait les délices de Charles Nodier. De temps en temps si l'un des habitués se trouve *calé*, il offre à ses compagnons une tournée de *fil-en-quatre*. Ainsi autrefois, à Rome, César arrosait le gosier de ceux qu'il voulait asservir.

Le Cabaret des Pieds-humides est le matin le rendez vous des commères du quartier qui pour la somme de deux sous viennent y prendre une décoction inconnue décorée du nom de café. Heureusement les braves femmes ne sont pas trop difficiles, et, en apprenant les nouvelles, en préparant les cancons du jour ; elles se trouveraient heureuses si les morceaux de sucre n'étaient pas si petits.

La matrone qui siège à ce comptoir en plein vent est une véritable autorité. Elle connaît mieux que personne les affaires de chacun ; elle sait pourquoi la dame d'en face a renvoyé sa bonne, et elle devine pourquoi le vieux monsieur du qua-

trième rentre toujours si tard. Forte de ses observations, elle envoie un sourire gracieux à ceux dont elle connaît les faiblesses et augmente ses revenus de la dime qu'elle perçoit sur les petites rues employées autour d'elle, et qu'on ne peut lui dissimuler.

Le Cabaret des Pieds-humides n'est pas une chose ordinaire, et tant que je verrai trôner entre les litres d'alcool et la bouteille de coco la digne propriétaire de ce caboulot presque ambulante, je ne désespérerais pas de l'avenir de notre pays : il y aura encore de beaux jours dans Galaad.

JUSTE POLISSOIR.

Bibliothèque de GUIGNOL

(suite)

Métaphysique du lard, ou Philosophie de la charcuterie, par P. Poquelin, 1 vol 8, épais.

Histoire de jeu de quinet, par Paul Point-de-pas de-chien, in-12 avec figures.

Guide du Noceur à Lyon et dans les environs, avec des notes aphrodisiaques, gastronomiques et scatologiques, par Adrien Tarfouillon fils, Chinois de naissance, in-18, avec un plan des lieux.

Du suif et de la chandelle, et de leur influence sur le progrès de la civilisation, par un condamné à mort, in-4.

Lecours d'économie domestique, par Claude Partageux, in 8.

Cours de parcimonie publique, par une société d'Haragons, in-8.

Mémoires du département du Rhône, ou Statistique des cas rhodaniques, par Aug. B 1 fort vol. in-8.

Comptes du ménage de Madelon pendant l'année 1864, publiés par Anastase Céphose, in-8.

Histoire d'une perruque frisée, dédiée à un favori, par Sansbarbiche..... in-24.

Et des sur les guenous, par M. Poisson, préparateur en chef du Musée lyonnais ; ouvrage couronné par l'Institut et orné de figures connues.

De mouvement philosophique et littéraire à la closerie des cocottes, par Boutondor, in-18 anglais.

Et des sur le spiritisme, ou Eclaircissements sur la manière dont Cadet Roussel faisait trembler son buffet (extraits de la *France littéraire*), par Ad. Farfouillon père.

L'art de vendre de l'eau chaude et de s'en faire trente mille f. de rente, par un ancien cafetier, in-18.

Sifflez-vous partout ? nouvelle, par un directeur de théâtre.

De la Mission sociale de l'art vétérinaire, par M. Filandreux, vétérinaire pour hommes et autres animaux domestiques, in-8.

BUGNES A L'ÉPERON

On lit dans un journal d'Amérique.

Un individu est cité devant le shérif.

— Comment vous appelez vous ?

— Vous ne me reconnaissez donc pas, ms'ieu le juge ?

— Du tout.

— Mais vous savez ben, — c'est moi qui vous ai fait, l'été dernier, — un collier d'âne pour aller à la campagne.

Un charlatan :

Je ne vous dirai pas — que mon remède guérit tout, les fluxions de poitrine, les migraines, les cors aux pieds, les maux de dents et les engelures :

Non, — cette petite fiole n'est souveraine que contre trois maladies, la dyspepsie, — la teigne et la galle.

La première, vous ne savez pas ce que c'est, — et moi pas davantage !

La seconde n'est point une maladie hontense, (montrant une dame assise à côté de lui), madame l'avait en venant au monde.

Quant à la galle, oui, monsieur, quant à la galle, c'est moi que je la lui ai communiquée !

Une dame fort richement et élégamment vêtue, accompagnée d'un petit groom, se présente pour visiter le château de *** , qu'elle désire acheter.

La femme de charge s'empresse de lui ouvrir toutes les portes et de lui faire remarquer les nombreux agréments de la propriété.

La dame, après avoir tout parcouru, dit d'un petit air dédaigneux que le château ne peut lui convenir.

— Qu'est-ce donc qui déplaît à Madame, dit la femme de charge.

— Il manque une chapelle pour faire dire la messe, répond notre élégante.

La femme de charge demande tout bas au petit groom le nom de sa pieuse maîtresse.

— C'est une cocotte, répond le groom en ricanant.

La naïve femme de charge s'empresse de se signer, se croyant devant une madone.

Et puis, papa N..., qu'avez-vous donc fait de votre voiture, dit un gros réjoui à l'homme que nous connaissons tous ?

— Ma foi, mon cher, je l'ai gardée trois jours, et après je l'ai vendue.

— Il ne valait pas la peine d'en faire l'emplette.

— Que voulez-vous, je l'avais achetée en disant : je prendrai souvent un ami, et on ira faire un tour à la campagne. Eh bien ! d'après ce raisonnement, je me suis promené 3 jours de suite sur la place de la Comédie, toutes les connaissances que je voyais passer je leur disais. Eh bien ! venez-vous avec moi, nous irons déjeuner au Parc de la Tête-d'Or ? Tous m'ont tourné le dos ; alors j'ai vendu ma voiture.

Dans son numéro du 19 juillet, le *Salut public* reproduit une anecdote puisée dans l'*Echo rouennais*.

Cette anecdote a pour héros un chien borgne et sans queue, et une vieille comtesse dont l'affection canine atteignait des proportions qui se traduisaient en chiffres par une dépense de 2,000 fr. par an, appliquée uniquement au caniche de son cœur.

La lecture de cette cocasse anecdote nous a fait faire cette judicieuse réflexion : Qu'il faut en tout rechercher l'origine des causes ; et nos recherches n'ont abouti qu'à cette conclusion :

Que tous les sentiments et tous les goûts étant dans la nature, la reconnaissance était probablement la cause de cet amour de chien.

Combien de vieilles femmes ont aimé Moutte, pourquoi pas Azor ?

Virginie a quarante ans. Elle est restée libre de tout engagement matrimonial, et pourtant son âme est tendre au suprême degré, son cœur est un brasier d'amour incandescent, qui fait bouillonner en lui la lave volcanique de la passion.

Eh bien ! malgré ses dispositions naturelles, Virginie a, depuis bien des lustres, coiffé Ste-Catherine ; car, où trouver l'homme de ses rêves, capable de recevoir et contenir l'énorme réserve d'amour qu'elle accumule depuis tant d'années ?

Paul, un célibataire très-vert encore, malgré ses quarante-cinq printemps, et dont la vie assez débraillée a besoin de se boutonner, Paul postule le rang de mari de la fiévreuse et ardente Virginie, à laquelle il connaît quelques bonnes dix mille livres de rentes sur le grand livre.

— Voyons, mademoiselle, lui dit-il un jour, quel est donc cet empêchement majeur à m'accorder votre main, quand mon cœur est à vos pieds ?

— C'est précisément parce que je ne reconnais pas à ce cœur la capacité voulue pour contenir l'immense trésor d'amour que j'aurais à y verser.

Ce fleuve impétueux et contenu briserait le vase que vous m'offrez ; il romprait les faibles dignes de votre âme, et j'aurais votre mort à me reprocher.

— Oh ! versez ! versez sans crainte. Mon cœur est comme ma poche : c'est un vrai panier percé ; tout y passera !

GNAFRON

BIBLIOGRAPHIE

ESSAI

d'un Glossaire des patois du Lyonnais, Forez et Beaujolais,

PAR J.-B. ONOFRIO

Un vol. in-8°. Lyon, N. Scheuring, rue Boissac, 9.

Gn'y a un tas de gones que nous écrivent comme ça qu'y ne comprennent rien à notre français de Saint-Georges, et qu'y voudraient qu'on leur z'expliquasse. Je m'en vas conlescendre à la faiblesse de leur intelligence et leur z'y dire ousqu'y trouveront un guide âne pour les conduire dans le Dédare de la Littérature lyonnaise, comme le fil d'Airaiguée au moyen duquel fut aisé, à celui que tua le Minotaure, de se depatrouiller du Labyrinthe.

Y suffit, z'enfants, qu'y ait de pécuniaux dans la profonde, et vous serez tout aussi savants que moi, qu'ai fait toutes mes études et qu'ai toujours a eu le prix de santé et de croissance dans toutes les instirutions dont mes fonds de culottes ont honoré les bancs. Faut vous en aller en rue Boissac, à côté de la maison ousque demeurait le maréchal Castellane ; — pas où y demeure maintenant ! — et vous demanderez... Ah ! mais, attendez ; je m'en vas vous expliquer ce que c'est.

Vous êtes ben allé quelquefois à la messe, là où tous les juges pour prier St-Antoine-de-Padoue de leur faire trouver des voleurs, et demander au St-Esprit de pas faire couper la tête à l'Innocence persécutée ? Vous en avez ben vu qu'aviont de grandes robes rouges avec de décorations de croix d'honneur ? ce sont les premiers en tête. Eh ben ! y en a un qu'est un savant fameux et qu'a fait un livre avec quoi on peut comprendre le *Journal de Guignol* comme si on était de l'Académie. Ah ! c'est pas pour dire, mais c'est un livre un peu chenu et qu'honore joliment la mémoire de l'auteur : un vrai monument qu'élève, sur la hauteur de ses colonnes, plus haut que les pyramides d'Egypte superposées des obélisques, jusqu'à l'éblouissement, l'éclat des seronymes et des Epictètes du langage repandu su les bords fleuris et enchanteurs des vignobles qu'arrose la Saône paisible... ouf ! Enfin, c'est un livre comme y en a pas, et fallait que l'auteur fut fameusement mariolle ; n'y avait que lui pour en venir à bout. V'là comment y s'y est pris.

Dans le temps qu'y n'avait pas encore sa robe rouge, on lui amenait, comme ça, de tapées de gones qu'étaient pas blancs, et y leur disait : — Accusé, comment vous nommez-vous ? — Claude Dumont, de Thizy. — Vous êtes prévenu d'avoir volé une serpette. — Non, m'sieu, c'était un goyard. — Vous dites ? — Un goyard, un couteau qu'a un bec pour tailler la vigne. — C'est bien

Alors il avait un grand livre de papier blanc et il écrivait dessus, et puis y passait à un autre : — Et vous ? — Je m'appelle Jean-Marie Faure, natif de Moind, devez Montbresoun. — Comment devez ? — Oui, m'sieu, du côté. — Ah ! bien. Vous êtes accusé d'avoir maltraité votre voisin. — C'est pas vrai. — Cependant le procès-verbal le porte ainsi. — Lou sait donc mai que me ? — Plait-il ? — Je vole dire qu'y le sait pas plus que moi. — Bon ; mais alors expliquez les faits qui vous sont imputés. — V'là, je n'avais in jô... — Comment ? — Eh ben oui in polet. — Un poulet ? — Un coq, quoi !... Eh ben ! ce jô... ce polet... ce coq... — Abrez. Reconnaissez-vous avoir frappé le plaignant ? — Je ly ai baillé in amplan, v'là tout. — Baillé un amplan ? — Oui, fiché une gifle... — Il suffit. Et il écrivait encore sur son registre. Puis y disait z'à un autre : Vous, vous comparez sous la prévention d'outrages à la politesse envers un sergent de ville. — Ah ! par exemple, j'en suis incapable, moi, un gône de Lyon, un enfant du sabre ! — Que dites-vous là ? gône... enfant du sabre ? — Eh bien ! oui, un garçon, né natif de la paroisse de St Paul. — Je comprends, continuez, — Pour lors que je m'en allais par la rue Mercière, en me bambanant... — En vous... bambanant ? — Oui, en flânant, alors j'ai rencontré un sergent de ville qui m'a regardé-t-en face. — Et vous l'avez injurié. — Pas du tout, je lui ai dit quelques gognandises... — Des ?... — Des gognandises, des plaisanteries, je l'ai appelé, je crois, grand pillereau. — Pillereau... c'est une expression insultante ? — Mais non ; ça veut dire... quoi ? chiffonier, marchand de pillandre, c'est-à-dire négociant... tout ce qu'y a de plus conséquent dans une ville comme Lyon. Et le Mssieu en robe écrivait toujours sur son grand registre, si t'en que ça épouvait les criminels et qu'y convertissait tous les départements limitrophes.

Enfin, les sept pechés capitaux ly ont envoyé tant de pratiques qu'y n'a rempli tout son livre et qu'y l'a fait z'imprimer, avec de grandes explications et puis des vers en poésie par à travers que l'y ont envoyé les prisonniers par magnière de douceurs en ly adressant leurs surphques, comme les confiseurs qui n'en entortillent-z-aussi leurs caramels. Parce que vous savez ben que les prisonniers ça travaille de patience, ça fait des paniers en noyaux de cerises, de z'étais-t en paille et des vers, ceux que savent lire et écrire. Aussi que ça fait un livre intéressant !

Faut donc, mes manis, qu'avez l'amour de la science infuse que vous n'alliez en rue Boissac à c'te adresse sus-t-énoncée acheter ce dictionnaire. Dans c'te boutique on ne vent rien que du patois ; n'y a le patron, un grand qu'a de moustaches, qui les comprends tous ; si vous n'êtes itayen y vous parlera t-en itayen, anglais t-en anglais, espagnol t-en espagnol, autrichien t-en autrichien, et puis y l'a une ramassée de gones de tous les pays que l'y aident de leurs farcultés : de Polonais, de z-Américains, de Bavarois, de Cosaques, enfin des six ou sept parties du monde habitacle, jusqu'à un Auvergnat ; çui la y balaie la boutique. Avec ça y a de livres depuis l'entresol jusqu'à la cave et des gros ! et tous en patois : en hébreu, en grec, en latin, en langue arabesque, en per-ienne, en russe, en piémontais, en romain, en gascon, en champenois, en bas breton, en alsacien, en suisse, en allemand, en prussien, en saxon, en wurtembergeois, en helge, en irlandais, en écossais, en sauvage, en charabia, en tout, quoi.

Alors vous demanderez le dictionnaire, le patron prendra à même dans le cuchon et vous en donnera un ; vous apponerez les piastres et vous en saurez autant que père et mère. C'est pas cher et ça fera toujours des économies à votre famille q' e sera pas-t-obligée de vous tenir pendant cinq ans à n'anger de-z haricots pour compléter votre induction. Et puis n'y a pas à marchander, car je vous ai averti : y n'entendent pas le français dans c'te boîte.

GNAFRON.

Nous recevons la lettre suivante :

« Mon eher Guignol,

« Je lis avec chagrin, dans le *Journal de Gnafron*, sous le titre de *Profil de lyonnaises*, le fragment d'un article que je t'avais envoyé sous ma signature au début de ton journal.

« Que tu n'aies pas jugé. Guignol, mon article assez spirituel pour figurer dans tes colonnes, c'était ton droit, mais que tu l'aies jugé assez bête pour en faire l'aumône au *Journal de Gnafron*, voilà ce qui me vexe profondément.

« Dis-moi, mon cher Guignol, que tu n'es pas coupable, mais plutôt la victime de quelque flibustier littéraire.

« Tu ne trouveras pas mauvais, je l'espère, que j'écrive au prétendu Gnafron pour protester contre le procédé indécrot dont je suis la victime.

« Ta fidèle lectrice, comme toujours,

GOTHON,

« Cousine de Madelon. »

THÉÂTRES.

GRAND-THÉÂTRE. — Obtention du titre de Grand-Théâtre Impérial. Avis à M. Raphaël Félix : noblesse oblige.

CÉLESTINS. — Beauconp de *Belle-Hélène*, un peu de *Courrier de Lyon*. Poses plastiques, sauce au piment, ressassages, tartines. Sauvé ! mon Dieu, merci !

CORRESPONDANCE

Nos amis se souviendront que Guignol mort, son ombre reste avec nous. Nous recevons toujours avec empressement toutes les communications qu'ils voudront bien continuer de nous adresser soit à notre bureau de passage des Terreaux, soit à notre imprimerie.

A M. *Claque-Imbécile*. — Bien qu'on sache à peu près qui vous êtes, on vous prie, pour ne pas perdre de temps, d'envoyer le plus tôt possible l'adresse de vos oreilles à la rédaction de Guignol ; on ira les chercher.

M. *Landouillard*. — Merci de votre sympathie ; nous vous prouverons bientôt que Guignol va mieux.

M. *Argus Coelès*. — Vous avez cent yeux, et vous n'avez pas su voir qu'il n'y avait qu'un seul et vrai Guignol. Comment avez-vous fait ?... Merci quand-même.

Mme *Parnon Canne-à-tordre*. — Ma bonne canante envoie une autre photographie, les deux feront la paire.

L'Imprimeur-Gérant, LABAUME.

LYON. IMPRIMERIE LABAUME, COURS LAFAYETTE, 5

Annonces et Réclames.

POSITION MAGNIFIQUE

La place de PORTIER de Guignol est offerte à un jeune bachelier pourvu de bons certificats, et pouvant décaiser un cautionnement de 45,000 fr. Elle rapporte 80 p. 00 de bénéfice à prendre sur un mouvement d'affaires évalué à 600,000 volées de picarlat.

ADJUDICATION

PAR SOUMISSION CACHETÉE

d'une fourniture de Triques et de Tavelles destinées au JOURNAL DE GUIGNOL, pour l'année 1865.

Les triques devront être en bois très-dur, préférablement en bois de chêne, d'une solidité éprouvée sur les épaules des fournisseurs. — Voir, du reste, le cahier des charges déposé au bureau du journal.

FOND D'EMBALLAGE

en pleine activité.

Le JOURNAL DE GUIGNOL expédie pour tous pays les clichés de ses concitoyens.

CABINET DE M. TAPEFORT, passage des Terreaux.

Le samedi 29 juillet courant, vente au détail de 30,000 exemplaires de binettes et consciences plus ou moins avariées.